

MARCEL PROUST DUETTO LAURENCE GRENIER

LES TEXTES EN CARACTÈRES GRAS SONT TOUS TIRÉS DE *À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU*

En réalité, chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que sans ce livre il n'eût peut-être pas vu en soi-même.

Je me suis toujours intéressée à la peinture,

mais, comme pour tout ce qui touchait à ma vie, avec un sentiment détaché. Je me targuais d'être « profondément superficielle », jusqu'au jour où, agacée par ma nature qui se contentait de la surface des choses, je me mis à interroger le plus de gens possible. La question était : « Savez-vous *a priori* ce qui vous plaira dans un tableau, une statue ? Qu'y recherchez-vous ? » Je m'attendais à des « je ne sais pas, il faut voir au cas par cas... » quand je collectai très vite une bonne centaine de réponses: « Pour qu'un tableau me plaise, ce qui est essentiel pour moi, ce sont les couleurs, c'est la perspective, le dessin, la présence de bleu, une histoire qu'on imagine, une idée de grandeur, l'utilisation du blanc, il me faut un chien ou de la neige (ma fille Gabrielle, 10 ans), une porte ou une fenêtre ouverte car j'ai un instinct de voyeur, le tableau doit être abstrait mais pas trop, m'évoquer le passé... » Je n'en revenais pas, d'autant que j'avais ajouté une question subsidiaire : « Avez-vous déjà eu une réaction physique devant une œuvre plastique ? Comme on a tous avec certaine musique qui vous gratte le bas du dos ? » Là encore pas mal de « oui » dont celui de Natacha, russe et peintre elle-même, qui entend des cloches quand elle regarde les feuillages de Corot, ou d'autres qui ont la chair de poule, se mettent à transpirer...

Je décidai alors de recueillir tous ces témoignages pour en faire un livre, dans lequel seraient classés ces tableaux par qualité attendue du public : j'appelai cela « Vu du public » et regroupai pour chaque catégorie 2 tableaux ; un connu et un inconnu. Et pour l'inconnu je pris des centaines de photos de tableaux qui ornaient des maisons du Massachussets où je vivais alors. C'est ainsi que mes amis et connaissances de certaines riches banlieues de Boston me surprisent : dans l'une, propriétaire d'un atelier de restauration d'œuvres d'art très réputé (elle avait eu comme client la Maison Blanche), le portrait d'un dragon autrichien du 18^{ème} siècle sosie parfait de son mari ! Ici, ornant une grande salle à manger, une collection de 12 tableaux tous de la même petite taille, encadrés d'or, des copies de grands classiques, de la Joconde, au Radeau de la Méduse de Géricault, le Printemps de Boticelli, la montagne Sainte Victoire de Cézanne : c'était saisissant et horrible. Là un grand Hubert Robert, paysage avec ruine dans les bruns et verts bleutés, avec son pendant un tableau abstrait dans les mêmes couleurs, effet décoratif splendide. D'ailleurs l'auteur de ce grand tableau abstrait me fit une démonstration de son art, il aurait fallu la filmer, dommage qu'il n'y ait pas eu les téléphones mobiles

à l'époque : sur la grande toile que l'on avait étalée par terre elle commença à étaler à coups de gros pinceaux, de la peinture acrylique qui sèche tout de suite, du brun puis en tournant du vert, du bleu, en un camaïeu de teintes ajoutées en tournant et repassant sur les couches qui se superposaient, en étant étalées, puis essuyées plus au moins avec un chiffon, sans qu'elles se mélangent, jusqu'au moment où le résultat fût satisfaisant, et dieu sait qu'il l'était ! Plus tard avec ce peintre, Janette, et Yolaine qui possédait le tableau, et qui avait un goût exquis pour la décoration comme je ne l'ai jamais vu ailleurs, nous avons déterminé qu'une maison cultivée devrait avoir au minimum 6 genres de peintures : 1 une peinture ancienne, de préférence petite, avec un très beau cadre épais 2 une peinture de taille importante à placer en général au-dessus d'une cheminée, avec 3 une peinture abstraite lui faisant écho ; 4 une signature qui pouvait à la rigueur être une photo ; 5 une peinture faite par un enfant de la famille, très colorée et encadrée simplement, 6 une peinture même moche que l'on aime sans raison.

Chez Debbie, franco américaine très férue de culture, et un peu prétentieuse, je découvris une belle quantité de Poulbos ! Chez Natacha et Nikolai qui n'avaient pas un sou et parlaient à peine anglais, après avoir émigré récemment de l'URSS, j'appris à reconnaître la perspective par la couleur chez les maîtres hollandais, d'avant en arrière du brun puis jaune puis vert de plus en plus bleuté, puis bleu quand l'azur pur du ciel était atteint. J'appris aussi à discerner dans les peintures à l'huile la transparence créée par la superposition des couches, une technique à l'inverse de celle utilisée par Janette. Je découvris chez Michelle un tableau à motif de marché africain piqué à la machine par son père du temps de son passé colonial. Quant à moi je voulus prendre une photo d'une lithographie achetée à grands frais et espoir de « faire largement la culbute », un motif cubiste signé Picasso : pour prendre une bonne photo je mis la litho par terre sur la terrasse, pris mon appareil photo et pour qu'elle restât en place, la coinçai sous le pied d'une chaise de jardin. Ô malheur je bougeai la chaise et arrachai par mégarde le coin de l'œuvre, déchirant ainsi la signature ! Il ne me resta plus qu'à offrir ce déchet à ma fille qui en décora sa chambre à la place d'un poster qu'elle n'aimait plus.

J'en fis une ébauche de manuscrit qui comportait 17 chapitres et donc 34 photos, collées dans un grand cahier à spirales. Par exemple pour l'utilisation du blanc, un portrait de Vélasquez d'un homme âgé, dont la touche de blanc nichée dans sa pupille révélait l'âge du modèle, alors qu'un pot de terre émaillé était présenté avant et après la dernière touche de blanc (c'est Janette qui s'était prêtée au jeu et aux 2 photos)

Pour préface, et pour illustrer le point de vue du spectateur, je racontai l'histoire de Françoise Berkley, une Française mariée depuis 10 ans avec un professeur d'Harvard, américain, alors qu'ils s'étaient rencontrés, aimés follement, et mariés à 60 ans. Et Françoise m'avait raconté comment dans sa jeunesse, professeur d'anglais exerçant dans une triste ville pluvieuse de Bretagne, seule et malheureuse, elle avait assisté à un vernissage quand elle se figea devant un tableau, un paysage qui lui parut merveilleux, qu'elle n'oublia jamais. Eh bien, de nombreuses années plus tard, heureuse et amoureuse, elle avait acheté avec son Américain, David, un terrain qui dominait Grasse, afin de faire construire une maison pour leur retraite à passer à cheval sur la France et l'Amérique, quand, s'approchant du point de vue que leur propriété permettait, elle revit son tableau, là devant elle, son paysage !

Ce cahier je le montrai à Mark Pachter, un ami de mon mari de passage à Boston. Il était conservateur du « National portrait gallery » de Washington, et secrétaire général de la « Smithsonian Institution » qui regroupe plusieurs grands musées de la capitale. Et Mark me proposa de me faire

une préface. Mais c'était avant internet, et publier un livre d'art avec photos en couleurs me semblait hors de ma portée, je n'eus même pas l'idée de contacter des éditeurs, malgré les encouragements de notre ami. Il faut dire qu'à l'époque j'étais affligée d'un mal délicieux autant que commun : j'étais mère de jeunes enfants qui me coupaient toute envie de « réussir » au prix de ne pas les avoir tout près de moi, j'étais une mère-poule !

Et moi qui aime tant la peinture, pas de sueur, pas de frisson, pas de larmes, pas de vision !

À cette époque à chaque fois que je rentrais à Paris mon père m'exhortait à lire ce qui depuis quelques années était l'un de ses deux livres de chevet : *À la recherche du temps perdu*, l'autre étant *Les Mémoires de Saint-Simon*, dont il aimait l'emploi de ce qu'il nommait l'inversion, très « Grand Siècle ».

- Tu dois lire Proust, son style est éblouissant, tu peux prendre n'importe quelle page et c'est toujours magnifique. Jamais une répétition. C'est époustouflant.

- Bien Papa.

Je finis par suivre son conseil, et rentrai en Amérique avec *Du côté de chez Swann*. Le réveil du narrateur qui dure longtemps, longtemps, ses caprices d'enfant, son amour pour « un de ces gâteaux courts et dodus », ne m'enthousiasment guère, sans me décourager de poursuivre ma lecture.

J'arrive à *Combray*, encore innocente quand, page 50, une poignée de tilleul plongée dans de l'eau chaude me saisit, me bouleverse, je me retrouve en larmes, un grand sanglot à la gorge remonté du tréfonds de moi-même. Je viens d'être victime d'un « syndrome de Stendhal », du nom de celui qui était tombé malade devant les beautés de Florence, un choc esthétique violent. J'ai contracté un mal délicieux dont je suis toujours porteuse quinze ans plus tard, un mal qui, devenu chronique, n'en est pas moins resté à son paroxysme.

Au bout d'un moment, j'entrais l'embrasser ; Françoise faisait infuser son thé ; ou, si ma tante se sentait agitée, elle demandait à la place sa tisane, et c'était moi qui étais chargé de faire tomber du sac de pharmacie dans une assiette la quantité de tilleul qu'il fallait mettre ensuite dans l'eau bouillante. Le dessèchement des tiges les avait incurvées en un capricieux treillage dans les entrelacs duquel s'ouvraient les fleurs pâles, comme si un peintre les eût arrangées, les eût fait poser de la façon la plus ornementale. Les feuilles, ayant perdu ou changé leur aspect, avaient l'air des choses les plus disparates, d'une aile transparente de mouche, de l'envers blanc d'une étiquette, d'un pétale de rose, mais qui eussent été empilées, concassées ou

tressées comme dans la confection d'un nid. Mille petits détails inutiles – charmante prodigalité du pharmacien – qu'on eût supprimés dans une préparation factice, me donnaient, comme un livre où on s'émerveille de rencontrer le nom d'une personne de connaissance, le plaisir de comprendre que c'était bien des tiges de vrais tilleuls, comme ceux que je voyais avenue de la Gare, modifiées, justement parce que c'étaient non des doubles, mais elles-mêmes et qu'elles avaient vieilli. Et chaque caractère nouveau n'y étant que la métamorphose d'un caractère ancien, dans de petites boules grises je reconnaissais les boutons verts qui ne sont pas venus à terme ; mais surtout l'éclat rose, lunaire et doux qui faisait se détacher les fleurs dans la forêt fragile des tiges où elles étaient suspendues comme de petites roses d'or – signe, comme la lueur qui révèle encore sur une muraille la place d'une fresque effacée, de la différence entre les parties de l'arbre qui avaient été « en couleur » et celles qui ne l'avaient pas été – me montrait que ces pétales étaient bien ceux qui avant de fleurir le sac de pharmacie avaient embaumé les soirs de printemps. Cette flamme rose de cierge, c'était leur couleur encore, mais à demi éteinte et assoupie dans cette vie diminuée qu'était la leur maintenant et qui est comme le crépuscule des fleurs. Bientôt ma tante pouvait tremper dans l'infusion bouillante dont elle savourait le goût de feuille morte ou de fleur fanée une petite madeleine dont elle me tendait un morceau quand il était suffisamment amolli.

Ce que je cherchais dans la peinture, je l'avais trouvé dans la littérature.

Ce qui n'avait pas empêché ma vie dans le Connecticut de prendre un tour difficile : mon mari américain avait perdu son travail, nos garçons adolescents faisaient de grosses bêtises à l'école, leur sœur en souffrait énormément, le chaos régnait à la maison et les cris de « Maman, Maman » résonnaient. Je m'en fous, je lis Proust ! Mon sanglot se déclenche en des endroits les plus variés du roman. Il frappe quand je ne l'attends pas, environ toutes les 150 pages (sachant que le livre en fait plus de 3000, ça en fait des pleurs, une vraie madeleine). Je viens de me découvrir une âme que j'ignorais avoir. Quant à ma vie, elle est reléguée au deuxième rang, derrière la lecture de *la Recherche*.

Sitôt le livre dévoré, et sentant que se trouvaient dans le monde d'autres lecteurs qui avaient la même passion, je me précipite sur les estrades de diverses organisations pour trouver mes semblables, mais surtout pour convaincre que lire Proust peut changer votre vie, l'éclairer, la multiplier. Toutes les occasions sont saisies pour parler, citer, convaincre. A la maison l'accueil de mon emballement soudain est mitigé, seul mon plus jeune fils, James, qui est encore à un âge où l'on veut plaire à ses parents, s'écrie : « Maman tu te souviens du Noël où tu avais voulu faire la bûche toi-même, c'est une madeleine ? Et ce magasin où tu m'emmenais quand j'étais petit, n'en est-ce pas une autre ? Et mon institutrice que nous n'avions pas rencontrée depuis plusieurs années, encore une autre ! » On finissait par se croire dans une fabrique de Commercy.

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté

nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur ; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.

Certes, ce qui palpite ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément ; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées ; mais je ne puis distinguer la forme, lui demander comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si

longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes – et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot – s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Mon premier sermon est donné dans la maison de retraite de la petite ville où j'habite, et où la directrice me présente à une assemblée clairsemée par : « Laurence will speak today about Praoust ! » je rectifie, mon hôtesse gracieusement fait son petit discours de présentation en parlant de Marcel Proust, Marcel Proust, et puis Praoust, Praoust, et je pense à Eulalie qui toute sa vie a appelé Mme Sazerin Sazerat (ou l'inverse ?) et je me dis qu'au moins celle qui parle ce jour-là n'a sans doute pas eu mille occasions d'entendre et répéter le nom de l'écrivain. Mon enthousiasme compense mon manque d'habitude, les gens sont réservés mais aimables, je repère cependant un bel homme élégant qui me sourit avec chaleur et ne me quitte pas des yeux, je me dis « ça démarre bien ! » À la fin de la conférence un verre est servi et je m'approche de mon premier admirateur. Immédiatement une jeune Mexicaine qui l'accompagne me prend le bras : « Excusez John, il a un Alzheimer avancé ! »

Nous voyons, nous entendons, nous concevons le monde tout de travers. Nous répétons un nom tel que nous l'avons entendu jusqu'à ce que l'expérience ait rectifié notre erreur, ce qui n'arrive pas toujours. Tout le monde à Combray parla pendant vingt-cinq ans à Françoise de Mme Sazerat et Françoise continua à dire Mme Sazerin, parce qu'en réalité elle continua toujours d'entendre Sazerin. Cette perpétuelle erreur, qui est précisément la "vie", ne donne pas ses mille formes seulement à l'univers visible et à l'univers audible, mais à l'univers social, à l'univers sentimental, à l'univers historique, etc.

Je cours d'Alliance française en Alliance française, Boston, New-York, Philadelphie ou Chicago : cette fois-ci c'est un gros homme d'une soixantaine d'années, qui, échevelé et à bout de souffle, se rue sur l'estrade juste avant ma présentation : « Proust a-t-il trouvé la solution au temps qui passe trop vite ? » comme je reste vague, il quitte la salle, toujours en trombe, à la recherche du temps.

J'organise des dîners chez moi, avec des voisins, qui se costumant, portent des voilettes, des smokings, des hauts de forme : « Dîner chez les Guermantes », et « Dîner à la Raspelière », où chacun lit son rôle, d'après les dialogues entièrement tirés de Proust, dans sa traduction anglaise, une façon

de se retrouver en 1900, et de se prendre pour bourgeois ou aristocrate de la Belle Époque. On s’amuse énormément.

- Ce sera d’autant plus mortifiant pour Mme Verdurin, dit Brichot, s’il [Morel, violoniste] lâche encore ce soir, que notre aimable hôtesse reçoit justement à dîner pour la première fois les voisins qui lui ont loué La Raspelière, le marquis et la marquise de Cambremer – Ce soir, le marquis et la marquise de Cambremer ! s’écria Cottard. Mais je n’en savais absolument rien. Naturellement je savais comme vous tous qu’ils devaient venir un jour, mais je ne savais pas que ce fût si proche. Sapristi, dit-il en se tournant vers moi, qu’est-ce que je vous ai dit : la princesse Sherbatoff, le marquis et la marquise de Cambremer. » Et après avoir répété ces noms en se berçant de leur mélodie : « Vous voyez que nous nous mettons bien, me dit-il. N’importe, pour vos débuts, vous mettez dans le mille. Cela va être une chambrée exceptionnellement brillante. »

Un jour, on me présente Claire, une pharmacienne de formation, comme moi, mais belge, qui a attrapé le virus plusieurs années auparavant. « Je vais t’emmener à la Mercantile Library, 42nd Street à Manhattan, il y a un groupe de lecture de Proust cent pages par cent pages, que je te recommande. Ce groupe a été fondé par Harold, bibliothécaire, alors qu’il était au bord du divorce, la faute à des conversations excessivement imprégnées de références proustiennes, et a trouvé grâce à ces rencontres le moyen d’assouvir son désir incontrôlable de parler de qui-tu-sais, et ainsi sauver sa vie de famille. »

Dans une grande belle salle aux boiseries foncées arrivent petit à petit toute une faune d’Américains de tous sexes, tous gabarits, des mal fagotés bedonnants, des vieilles femmes qui semblent sorties du salon de Mme de Villeparisis, en chapeau, d’autres plus jeunes en basket, je commence à sourire intérieurement, du sourire typiquement français, le sourire persiffler qui a fait tant de mal aux individus qu’il a brisés, et tant de bien au sens esthétique de la nation dont je viens. Nous voici prenant un siège ; nous sommes près de quatre-vingts. Une Suissesse, m’entendant parler français avec Claire, s’assied à côté de moi, et me demande combien de fois j’ai lu *la Recherche*, elle, elle en est à huit. Le bibliothécaire prend la parole, et finit son introduction par « et comme dans ce jeu où les Japonais s’amusent à tremper dans un bol de porcelaine... » zut, zut, zut, le passage que j’évite, jaillissement de larmes garanti. Je me retourne, les yeux se mettent à briller, quelques mouchoirs sortent des poches. La communion.

Et dès que j’eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s’appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu’on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j’avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, la Place

où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

Les belles soirées de ce genre sont rares, et mes sorties prosélytes sont souvent décourageantes : j'arrive toujours avec les quatre volumes de la Pléiade, ou si le public est anglophone, les trois volumes traduits par K.C. Scott Moncrieff, prête à les vendre. Je fais un bide. Tout le monde aime entendre parler de Proust, tout le monde adorerait le lire, mais c'est trop long ! Qu'à cela ne tienne, je vais le raccourcir, et je passe les trois années qui suivent à ramener *la Recherche* de plus de 3000 pages à moins de 400. Je pense que si ce n'est pas mon abrégé qui va déclencher une passion pour Proust, du moins il donnera une idée d'ensemble, montrera que le roman n'est qu'un et qu'il suit un plan magistral (le plan, une spécialité bien de chez nous !) Un abrégé qui inclut les extraits les plus célèbres, ou ceux qui me plaisent le plus. Un travail d'amour fou mais qui ne pouvait se faire que 20 pages à la fois, je ne sais pas pourquoi, tel est mon rythme. J'ai l'impression d'avoir trouvé une utilité à ma vie, mon grand dessein, je vais faire lire Proust : Proust pour Tous, et si j'arrive à le faire découvrir au plus grand nombre, cela veut dire que j'ai sauvé la littérature, je fais un beau cadeau à l'humanité, mieux que Jeanne d'Arc, plus fort que Mère Teresa !

Au détour d'un passage à la bibliothèque de mon village, je tombe sur un article d'un grand proustien américain, Roger Shattuck, qui évoque une possibilité de version abrégée de *la Recherche*. Je trouve son numéro de téléphone, il est sidéré que j'aie réussi à faire le *Reader's Digest* de Proust, il me dit qu'il pensait que c'était impossible et que son article était ironique : je lui envoie mon manuscrit. Ça lui plaît, mais pense que comme je suis française, et que je vais bientôt rentrer en France (un détail lié à ma vie secondaire bourrée de disputes entre mon mari, mes enfants, l'école... la vie ordinaire des familles déchirées), je dois chercher un bon éditeur à Paname.

Me voici donc avec mon abrégé, au pays où certains sont fiers d'avoir lu Proust, et de faire ainsi partie de l'élite « Proust, ça se mérite. » Shattuck m'avait prévenu : ça ne sera pas facile. Je dirais en ce qui me concerne, à l'époque, c'est il y a dix ans, impossible. Je fais imprimer mon texte toute seule, me pointe au Salon du livre de Paris et rencontre un homme charmant qui anime une émission de France Culture, accepte de jeter un œil sur la bête, et de me donner sa réponse sur une mention possible lors de son programme hebdomadaire : à la deuxième rencontre il me rend mon bouquin : « Désolé, ça m'a beaucoup mais pas d'abrégé à France Culture ! »

Durant le même salon du livre je rencontre une jeune femme qui m'avoue avoir essayé plusieurs fois de lire le roman, et qu'à présent, à la sixième tentative, elle est enfin accro, et qu'elle ne le quitte

plus. Je lui demande : « Où en êtes-vous ? Est-ce que Saint-Loup est mort ? » Ce à quoi elle me répond en se tordant les bras de désarroi : « Pourquoi m'avez-vous dit que Saint-Loup allait mourir ! Que vous êtes cruelle ».

Quand je pense que j'entends souvent : « Dans *La Recherche*, il n'y a pas d'histoire ». Certains, apprenant l'existence de ce qui a mes yeux devait sauver l'humanité de l'obscurantisme (ma version abrégée), écrivent « Proust mort deux fois », d'autres encore : « Un abrégé ? C'est bon pour les Canadiens ! » ou enfin un compliment : « votre ouvrage est très fidèle à l'original : je l'ai trouvé aussi emmerdant ! »

J'ai compris, je vais essayer autrement.

Il faut dire que les madeleines de mes enfants ont pris une saveur amère et il n'y a pas que la beauté du style de Proust, la profondeur de ce qu'il dit, la finesse de ses analyses, qui me font pleurer. Débarquer à Paris avec deux valises et ses enfants, et s'installer dans le grenier aménagé dans la maison de ses vieux parents, ce n'est pas le paradis. Mon diplôme de pharmacien, en jachère depuis vingt-cinq ans, est dépoussiéré et j'en fais le meilleur usage possible, vu nos circonstances. Un jour, en voiture, j'écoute à la radio avec mon fils Alex le deuxième mouvement « allegretto » de la 7^{ème} *Symphonie* de Beethoven. Les larmes lui montent aux yeux, il les essuie en s'excusant, il s'explique : ce morceau si triste lui fait penser à son père, à notre vie d'autrefois, celle d'une famille unie et prospère. Et moi qui ne suis pas triste de notre situation, qui à mon âge ne pense qu'au présent ou à l'avenir, je me trouve désarmée, touchée au plus profond par la tristesse de mon enfant. Je me demande comment je vais me sortir de tout ce gâchis, comment je vais sauver mes enfants du malheur ? A qui puis-je me confier, pas à mes parents qui nous ont accueillis mais souffrent de la présence pesante de toute cette famille trop remuante. Sans compter que mon père, voyant que j'étais devenue intarissable sur son auteur favori, dont il n'aimait dans le fond que le style alors que j'ai été entraînée plus loin que lui, lui qui insiste pour avoir toujours raison, déclare qu'il n'aime plus Proust, que le personnage est vraiment précieux et antipathique, sans parler de son inversion, une inversion qui n'a rien à voir avec celle qu'il aime tant du XVIII^e siècle. Et pour me prouver qu'il a raison, que Proust/le narrateur est imbuvable, il continue à le lire tous les jours, me lis à voix haute la preuve de ses dérives, de son snobisme, son esprit mesquin. Ma mère, qui a lu *la Recherche* pour nous faire plaisir, est navrée pour Proust, mais surtout très inquiète pour moi et les enfants.

Mais c'est quelquefois au moment où tout nous semble perdu que l'avertissement arrive qui peut nous sauver : on a frappé à toutes les portes qui ne donnent sur rien, et la seule par où on peut entrer et qu'on aurait cherchée en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir et elle s'ouvre

La situation est grave, à qui me confier, que faire ? Je vais tenir un blog, et je vais l'appeler Proustpourtous. Comme tous les jours, un événement de ma vie secondaire me ramène à la vraie vie, la littérature, je me mets à relier les deux « dans les anneaux d'un beau style », clé de la métaphore proustienne. Je vais donner du corps à mes expériences les plus banales, je vais les transcender par le truchement du chef-d'œuvre, les transfigurer grâce à un grand artiste.

Une image offerte par la vie nous apporte en réalité, à ce moment-là, des sensations multiples et différentes. La vue, par exemple, de la couverture d'un livre déjà lu a tissé dans les caractères de son titre les rayons de lune d'une lointaine nuit d'été. Le goût du café au lait matinal nous apporte cette vague espérance d'un beau temps qui jadis si souvent, pendant que nous le buvions dans un bol de porcelaine blanche, crémeuse et plissée, qui semblait du lait durci, se mit à nous sourire dans la claire incertitude du petit jour. Une heure n'est pas qu'une heure, c'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats. Ce que nous appelons la réalité est un certain rapport entre ces sensations et ces souvenirs qui nous entourent simultanément – rapport que supprime une simple vision cinématographique, laquelle s'éloigne par là d'autant plus du vrai qu'elle prétend se borner à lui – rapport unique que l'écrivain doit retrouver pour en enchaîner à jamais dans sa phrase les deux termes différents. On peut faire se succéder indéfiniment dans une description les objets qui figuraient dans le lieu décrit, la vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l'art à celui qu'est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science, et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style, ou même, ainsi que la vie, quand, en rapprochant une qualité commune à deux sensations, il dégagera leur essence en les réunissant l'une et l'autre, pour les soustraire aux contingences du temps, dans une métaphore, et les enchaînera par le lien indescriptible d'une alliance de mots.

Et pour le prosélytisme, déclamer sous un arbre au parc de Sceaux, un vieux rêve de Hyde Park, sans caisse à savon, me paraît une évidence. Je vais également me servir de mon expérience acquise dans l'auto édition de mon abrégé, et offrir au public méfiant, des extraits de *la Recherche*, des extraits regroupés par thèmes, hors-d'œuvre destinés à le mettre en bouche avant d'attaquer l'œuvre. L'aide de mon frère, mes déambulations dans les grandes librairies parisiennes, me regonflent, je repars avec mon bâton de pèlerin, je leur ferai lire Proust de gré ou de force !

C'est parmi ces secousses que je recrute un appui de choix, totalement inattendu, un Jules ! victime d'une machination ourdie par une amie bien intentionnée qui n'aimait pas me voir seule. Placé stratégiquement à ma droite lors d'un grand dîner dont le seul but était notre rencontre, le candidat hésitant ne me manifeste de réel intérêt que lorsque notre entremetteuse mentionne mon intérêt pour l'œuvre de Marcel Proust. Proust, l'auteur favori de Jules.

Quand Mme Verdurin avait annoncé qu'on aurait, dans la soirée, M. Swann : « Swann ? » s'était écrié le docteur d'un accent rendu brutal par la surprise, car la moindre nouvelle prenait toujours plus au dépourvu que quiconque cet homme qui se croyait perpétuellement préparé à tout. Et voyant qu'on ne lui répondait pas : « Swann ? Qui ça, Swann ! » hurla-t-il au comble d'une anxiété qui se détendit soudain quand Mme Verdurin eut dit : « Mais l'ami dont Odette nous avait parlé. » – « Ah ! bon, bon, ça va bien », répondit le docteur apaisé. Quant au peintre il se réjouissait de l'introduction de Swann chez Mme Verdurin, parce qu'il le supposait amoureux d'Odette et qu'il aimait à favoriser les liaisons. « Rien ne m'amuse comme de faire des mariages, confia-t-il, dans l'oreille, au docteur Cottard, j'en ai déjà réussi beaucoup, même entre femmes ! »

Peu de temps après cette rencontre ma mère s'éteignit comme elle avait vécu, avec humilité et gentillesse, sans crier gare, sans gêner personne, subitement, alors que mon père, âgé de 96 ans, finit sa vie chez lui, à la maison, après une agonie durant laquelle il nous fit cadeau d'une dernière inversion, tirée de *Phèdre*, deux jours avant sa mort : il faisait beau et la fenêtre de sa chambre était ouverte. Mon père parvint à se soulever de son traversin, et tendant un bras vers la lumière du jour, il dit d'une voix assez forte : « Soleil, je te viens voir pour la dernière fois ! » Si Françoise avait été dans la chambre, elle aurait, comme au chevet de la grand-mère du narrateur mourante, éclaté en sanglots !

Le sifflement de l'oxygène cessa pendant quelques instants. Mais la plainte heureuse de la respiration jaillissait toujours, légère, tourmentée, inachevée, sans cesse recommençante. Par moments, il semblait que tout fût fini, le souffle s'arrêtait, soit par ces mêmes changements d'octaves qu'il y a dans la respiration d'un dormeur, soit par une intermittence naturelle, un effet de l'anesthésie, le progrès de l'asphyxie, quelque défaillance du cœur. Le médecin reprit le pouls de ma grand-mère, mais déjà, comme si un affluent venait apporter son tribut au courant asséché, un nouveau chant s'embranchait à la phrase interrompue. Et celle-ci reprenait à un autre diapason, avec le même élan inépuisable. Qui sait si, sans même que ma grand-mère en eût conscience, tant d'états heureux et tendres comprimés par la souffrance ne s'échappaient pas d'elle maintenant comme ces gaz plus légers qu'on refoula longtemps ? On aurait dit que tout ce qu'elle avait à nous dire s'épanchait, que c'était à nous qu'elle s'adressait avec cette prolixité, cet empressement, cette effusion. Au pied du lit, convulsée par tous les souffles de cette agonie, ne pleurant pas mais par moments trempée de larmes, ma mère avait la désolation sans pensée d'un feuillage que cingle la pluie et retourne le vent. On me fit m'essuyer les yeux avant que j'allasse embrasser ma grand-mère.

– Mais je croyais qu'elle ne voyait plus, dit mon père.

– On ne peut jamais savoir, répondit le docteur.

Quand mes lèvres la touchèrent, les mains de ma grand'mère s'agitèrent, elle fut parcourue tout entière d'un long frisson, soit réflexe, soit que certaines tendresses aient leur hyperesthésie qui reconnaît à travers le voile de l'inconscience ce qu'elles n'ont presque pas besoin des sens pour chérir. Tout d'un coup ma grand'mère se dressa à demi, fit un effort violent, comme quelqu'un qui défend sa vie. Françoise ne put résister à cette vue et éclata en sanglots. Me rappelant ce que le médecin avait dit, je voulus la faire sortir de la chambre. À ce moment, ma grand'mère ouvrit les yeux. Je me précipitai sur Françoise pour cacher ses pleurs, pendant que mes parents parleraient à la malade. Le bruit de l'oxygène s'était tu, le médecin s'éloigna du lit. Ma grand'mère était morte.

Quelques heures plus tard, Françoise put une dernière fois et sans les faire souffrir peigner ces beaux cheveux qui grisonnaient seulement et jusqu'ici avaient semblé être moins âgés qu'elle. Mais maintenant, au contraire, ils étaient seuls à imposer la couronne de la vieillesse sur le visage redevenu jeune d'où avaient disparu les rides, les contractions, les empâtements, les tensions, les fléchissements que, depuis tant d'années, lui avait ajoutés la souffrance. Comme au temps lointain où ses parents lui avaient choisi un époux, elle avait les traits délicatement tracés par la pureté et la soumission, les joues brillantes d'une chaste espérance, d'un rêve de bonheur, même d'une innocente gaieté, que les années avaient peu à peu détruits. La vie en se retirant venait d'emporter les désillusions de la vie. Un sourire semblait posé sur les lèvres de ma grand'mère. Sur ce lit funèbre, la mort, comme le sculpteur du moyen âge, l'avait couchée sous l'apparence d'une jeune fille.

Jules s'avéra une source d'inspiration très précieuse pour le blog : les enchantements de la rencontre, quoiqu'il ne m'ait jamais confondue avec un Boticelli, les plaisirs d'art partagés autour d'expositions pleines de petits pans de mur jaune, les sonates de Vinteuil, les déceptions de l'amour fuyant comme Albertine, les désirs de rupture aussi forts que le désir de Venise. Puis la joie de visiter la cathédrale d'Amiens, sur les traces de Ruskin et Proust. Enfin la patience de Jules jamais lassé de mes références littéraires et monomaniaques, son aide dans la composition de ma dernière trouvaille, *Le Questionnaire du Proustien*, liste de renseignements demandés au lecteur potentiel, et qui tente d'esquisser un portrait de lui, et dévoiler ses chances d'avoir une « révélation » sinon certaine du moins possible. Son aide dans le choix des extraits et leurs titres. Un Jules inestimable, un véritable partenaire en prousterie, et pourtant, comme il aime à me le rappeler, il n'est qu'amateur, pas croyant !

En se rendant chez elle ce jour-là comme chaque fois qu'il devait la voir, d'avance il se la représentait ; et la nécessité où il était pour trouver jolie sa figure de limiter aux seules pommettes roses et fraîches, les joues qu'elle avait si souvent jaunes, languissantes, parfois piquées de petits points rouges, l'affligeait comme une preuve que l'idéal est inaccessible et le bonheur médiocre. Il lui apportait une gravure qu'elle désirait voir. Elle était un peu souffrante ; elle le reçut en peignoir de crêpe de Chine mauve, ramenant sur sa poitrine, comme un manteau, une étoffe richement brodée. Debout à côté de lui, laissant couler le long de ses joues ses cheveux qu'elle avait dénoués, fléchissant une jambe dans une attitude légèrement dansante pour pouvoir se pencher sans fatigue vers la gravure qu'elle regardait, en inclinant la tête, de ses grands yeux, si fatigués et maussades quand elle ne s'animait pas, elle frappa Swann par sa ressemblance avec cette figure de Zéphora, la fille de Jéthro, qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine. Swann avait toujours eu ce goût particulier d'aimer à retrouver dans la peinture des maîtres non pas seulement les caractères généraux de la réalité qui nous entoure, mais ce qui semble au contraire le moins susceptible de généralité, les traits individuels des visages que nous connaissons : ainsi, dans la matière d'un buste du doge Loredan par Antoine Rizzo, la saillie des pommettes, l'obliquité des sourcils, enfin la ressemblance criante de son cocher Rémi ; sous les couleurs d'un Ghirlandajo, le nez de M. de Palancy ; dans un portrait de Tintoret, l'envahissement du gras de la joue par l'implantation des premiers poils des favoris, la cassure du nez, la pénétration du regard, la congestion des paupières du docteur du Boulbon. Peut-être ayant toujours gardé un remords d'avoir borné sa vie aux relations mondaines, à la conversation, croyait-il trouver une sorte d'indulgent pardon à lui accordé par les grands artistes, dans ce fait qu'ils avaient eux aussi considéré avec plaisir, fait entrer dans leur œuvre, de tels visages qui donnent à celle-ci un singulier certificat de réalité et de vie, une saveur moderne ; peut-être aussi s'était-il tellement laissé gagner par la frivolité des gens du monde qu'il éprouvait le besoin de trouver dans une œuvre ancienne ces allusions anticipées et rajeunissantes à des noms propres d'aujourd'hui. Peut-être au contraire avait-il gardé suffisamment une nature d'artiste pour que ces caractéristiques individuelles lui causassent du plaisir en prenant une signification plus générale, dès qu'il les apercevait déracinées, délivrées, dans la ressemblance d'un portrait plus ancien avec un original qu'il ne représentait pas. Quoi qu'il en soit, et peut-être parce que la plénitude d'impressions qu'il avait depuis quelque temps, et bien qu'elle lui fût venue plutôt avec l'amour de la musique, avait enrichi même son goût pour la peinture, le plaisir fut plus profond et devait exercer sur Swann une influence durable qu'il trouva à ce moment-là dans la ressemblance d'Odette avec la Zéphora de ce Sandro di Mariano auquel on ne donne plus

volontiers son surnom populaire de Botticelli depuis que celui-ci évoque au lieu de l'œuvre véritable du peintre l'idée banale et fautive qui s'en est vulgarisée. Il n'estima plus le visage d'Odette selon la plus ou moins bonne qualité de ses joues et d'après la douceur purement carnée qu'il supposait devoir leur trouver en les touchant avec ses lèvres si jamais il osait l'embrasser, mais comme un écheveau de lignes subtiles et belles que ses regards dévidèrent, poursuivant la courbe de leur enroulement, rejoignant la cadence de la nuque à l'effusion des cheveux et à la flexion des paupières, comme en un portrait d'elle en lequel son type devenait intelligible et clair.

Il la regardait ; un fragment de la fresque apparaissait dans son visage et dans son corps, que dès lors il chercha toujours à y retrouver, soit qu'il fût auprès d'Odette, soit qu'il pensât seulement à elle, et bien qu'il ne tint sans doute au chef-d'œuvre florentin que parce qu'il le retrouvait en elle, pourtant cette ressemblance lui conférait à elle aussi une beauté, la rendait plus précieuse. Swann se reprocha d'avoir méconnu le prix d'un être qui eût paru adorable au grand Sandro, et il se félicita que le plaisir qu'il avait à voir Odette trouvât une justification dans sa propre culture esthétique. Il se dit qu'en associant la pensée d'Odette à ses rêves de bonheur, il ne s'était pas résigné à un pis-aller aussi imparfait qu'il l'avait cru jusqu'ici, puisqu'elle contentait en lui ses goûts d'art les plus raffinés. Il oubliait qu'Odette n'était pas plus pour cela une femme selon son désir, puisque précisément son désir avait toujours été orienté dans un sens opposé à ses goûts esthétiques. Le mot d'« œuvre florentine » rendit un grand service à Swann. Il lui permit, comme un titre, de faire pénétrer l'image d'Odette dans un monde de rêves où elle n'avait pas eu accès jusqu'ici et où elle s'imprégna de noblesse. Et tandis que la vue purement charnelle qu'il avait eue de cette femme, en renouvelant perpétuellement ses doutes sur la qualité de son visage, de son corps, de toute sa beauté, affaiblissait son amour, ces doutes furent détruits, cet amour assuré quand il eut à la place pour base les données d'une esthétique certaine ; sans compter que le baiser et la possession qui semblaient naturels et médiocres s'ils lui étaient accordés par une chair abîmée, venant couronner l'adoration d'une pièce de musée, lui parurent devoir être surnaturels et délicieux.

Convaincre de lire *À la recherche du temps perdu*, est une tâche excitante et éprouvante, mais rencontrer d'autres proustiens (définition du mot proustien: celui dont la vie a été changée par la lecture de Proust), c'est un plaisir ineffable, une satisfaction entière. Et c'est dans cet exercice que l'on teste le génie de l'auteur, car un écrivain est celui qui « donne à son lecteur des instruments d'optique pour regarder en lui-même », pour atteindre à la sagesse, en appliquant le précepte « Connais-toi toi-même ». D'où l'extrême diversité de ceux qui ont été bouleversés comme moi, avec pour preuve des discussions que je me mets à organiser entre ces fanatiques, souvent en privé,

parfois en public, par exemple à Sceaux, sur l'estrade de l'ancienne mairie, et où des proustiens déclarés débattent autour du fameux pan de mur jaune, et où leur nature se dévoile devant un public enthousiaste quoique peu étoffé (l'heure et le jour du débat ayant été fixés au moment très précis d'un match France-Angleterre de la coupe du monde). Je lance la discussion en rappelant que ce petit pan de mur, associé pour toujours à la mort de Bergotte dans *La Prisonnière* - après que j'aie rappelé que Proust n'avait vraiment écrit et approuvé la publication que d'un seul roman *À la recherche du temps perdu*, un tout divisé en sept volumes, *Du côté de chez Swann*, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le côté de Guermantes*, *Sodome et Gomorrhe*, *La prisonnière*, *Albertine disparue* et *Le Temps retrouvé* – se situe bien, comme il l'écrit, dans un tableau de Vermeer, la *Vue de Delft*. Après que ce passage célèbre a été lu, chacun se hâte de dénicher une reproduction, ou le tableau lui-même s'il est hollandais ou aime prendre le Thalys, et ne trouve rien, rien que deux petits bouts de jaune, mur ou auvent. Que signifie donc cet attrape-nigaud ? Sur scène, l'écrivain proustien dit : mais c'est bien sûr la phrase qu'il faut travailler et repasser sur le métier, le peintre dit : ce qui est important c'est qu'il soit jaune, la couleur, voilà l'important, la psy dit : vous n'avez rien compris, ce petit pan de mur jaune, c'est la lumière de la bougie des parents qui montent vers la chambre et pour Marcel enfant, la lumière de sa mère qu'il veut garder pour lui, la comédienne voit dans le petit pan de mur jaune répété huit fois une occasion de scander la phrase, lui donner un rythme ; et moi je dis, car j'aime avant tout rire, c'est une blague que nous fait l'auteur, un romancier, qui nous montre qu'il peut embobiner son lecteur et le faire courir après un mirage. D'autres passionnés voient dans Proust un guide qui les a amenés à découvrir la culture, les menant de la musique à la peinture, à la littérature, au théâtre, tout au long de ce qu'on dénommerait un cheminement proustien. Une charmante Japonaise, interrogée, déclare avoir appris le français pour lire Proust dans sa langue originelle, car elle le lit « pour que la vie ne soit pas banale ». Un fou de Proust, dès sa retraite prise, achète une maison à Illiers Combray et s'y installe à ce qu'il espère être sa dernière adresse. D'autres encore en apprennent des passages entiers par cœur. Mais pour tous, Marcel est un ami fidèle qui les éclaire, qui les accompagne dans leurs joies et leurs peines, un ami qui ne les trahira jamais, un autre soi-même qui a tout pensé, tout approfondi, et les aide à vivre une vie plus dense, plus riche, une vraie vie qui illumine la leur des feux de la littérature.

Il mourut dans les circonstances suivantes : Une crise d'urémie assez légère était cause qu'on lui avait prescrit le repos. Mais un critique ayant écrit que dans la *Vue de Delft de Ver Meer* (prêté par le musée de La Haye pour une exposition hollandaise), tableau qu'il adorait et croyait connaître très bien, un petit pan de mur jaune (qu'il ne se rappelait pas) était si bien peint, qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffirait à elle-même, Bergotte mangea quelques pommes de terre, sortit et entra à l'exposition. Dès les premières marches qu'il eut à gravir, il fut pris d'étourdissements. Il passa devant plusieurs tableaux et eut l'impression de la sécheresse et de l'inutilité d'un art si factice, et qui ne valait pas les courants d'air et de soleil d'un palazzo de Venise, ou d'une simple maison au bord de la mer. Enfin il fut devant le *Ver Meer*, qu'il se rappelait plus éclatant, plus différent de tout ce qu'il connaissait, mais où, grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements

augmentaient ; il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur. « C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune. » Cependant la gravité de ses étourdissements ne lui échappait pas. Dans une céleste balance lui apparaissait, chargeant l'un des plateaux, sa propre vie, tandis que l'autre contenait le petit pan de mur si bien peint en jaune. Il sentait qu'il avait imprudemment donné le premier pour le second. « Je ne voudrais pourtant pas, se disait-il, être pour les journaux du soir le fait divers de cette exposition. »

Il se répétait : « Petit pan de mur jaune avec un auvent, petit pan de mur jaune. » Cependant il s'abattit sur un canapé circulaire ; aussi brusquement il cessa de penser que sa vie était en jeu et, revenant à l'optimisme, se dit : « C'est une simple indigestion que m'ont donnée ces pommes de terre pas assez cuites, ce n'est rien. » Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre, où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Certes, les expériences spirites, pas plus que les dogmes religieux, n'apportent la preuve que l'âme subsiste. Ce qu'on peut dire, c'est que tout se passe dans notre vie comme si nous y entrions avec le faix d'obligations contractées dans une vie antérieure ; il n'y a aucune raison, dans nos conditions de vie sur cette terre, pour que nous nous croyions obligés à faire le bien, à être délicats, même à être polis, ni pour l'artiste cultivé à ce qu'il se croie obligé de recommencer vingt fois un morceau dont l'admiration qu'il excitera importera peu à son corps mangé par les vers, comme le pan de mur jaune que peignit avec tant de science et de raffinement un artiste à jamais inconnu, à peine identifié sous le nom de Ver Meer. Toutes ces obligations, qui n'ont pas leur sanction dans la vie présente, semblent appartenir à un monde différent, fondé sur la bonté, le scrupule, le sacrifice, un monde entièrement différent de celui-ci, et dont nous sortons pour naître à cette terre, avant peut-être d'y retourner revivre sous l'empire de ces lois inconnues auxquelles nous avons obéi parce que nous en portons l'enseignement en nous, sans savoir qui les y avait tracées – ces lois dont tout travail profond de l'intelligence nous rapproche et qui sont invisibles seulement – et encore ! – pour les sots. De sorte que l'idée que Bergotte n'était pas mort à jamais est sans invraisemblance.

On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection.

Je cherche toujours la raison de cette passion, l'origine du choc que j'ai encaissé. Une piste : la création d'un tout par l'écrivain, la résonance qu'il a trouvée en mon cerveau branché comme le sien, et a tendance à relier tout à tout ? Une piste plus récente : Proust a-t-il su créer une harmonie ? D'où la réflexion de tant d'amateurs sur la musique de sa phrase ? J'en parlerai aux amis que j'ai déjà, et à tous ceux que j'espère me faire, que, d'où qu'ils viennent, du facteur (j'en ai rencontré un) à l'agrégé de médecine (aussi), j'espère recruter comme recruteurs... *La Recherche* est l'histoire de la quête vers une vocation, une vocation d'écrivain, mais du point de vue de son lecteur c'est aussi la découverte d'une autre vocation, en miroir, une vocation de lecteur, et c'est la poursuite de cet écho qui m'aiguillonne, me pousse à agir.

Aujourd'hui, que j'aie rendu visite aux libraires que j'aime bien, que je me ballade dans la rue Houdan à Sceaux, que j'arrive au laboratoire où je travaille encore, partout où l'on me rencontre, on m'appelle Madame Proust. Des Madame Proust, j'en connais bien d'autres, de Cabourg à New York, des Monsieur Proust aussi, et je me dis que si le Marcel du même nom n'a pas eu de descendance biologique, il a eu plein de descendance spirituelle, et mon rêve c'est que, grâce à toute cette famille qui s'agrandit, Martin, nom le plus porté en France, soit bientôt supplanté par Proust.

4^{ème} de Couverture :

Laurence Grenier, pharmacienne d'industrie, a vécu 25 ans aux États-Unis, où elle a découvert Proust. Revenue en France, elle essaie par tous les moyens de faire lire *À la recherche du temps perdu*. Son blog, Proustpourtout, qu'elle tient régulièrement depuis 2007, bilingue, est suivi des deux côtés de l'Atlantique. Cette action prosélyte s'ajoute à des lectures/conférences et à ses repas littéraires très courus à Paris, « Dînez avec Proust ». Après sa version abrégée de « *La Recherche* », elle a publié une série de livres de textes provenant tous du roman: *Les sept leçons de Marcel Proust*, *Les douze dîners de Marcel Proust*, enfin *Les trente-six femmes de Marcel Proust* (Tous ces ouvrages sont disponibles aux Éditions de la Spirale).

MARCEL PROUST Laurence Grenier histoire d'une passion littéraire, fait partie de la collection DUETTO, qui existe en numérique aux éditions Nouvelles Lectures, et comporte plus de 20 titres (20 écrivains, 20 passions littéraires) <http://nouvelleslectures.fr/>.

Cet ouvrage est le premier de la collection à être imprimé. Il comporte de nombreux extraits de *À la recherche du temps perdu*